

# Les beaux malheurs



**Fréjus Hermann Avolonto**

# **Les beaux malheurs**

LES ÉDITIONS DU NET  
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021  
ISBN : 978-2-312-08587-6

# Préface

## De l'engagement, encore de l'engagement poétique...

Il ne manque pas de chef-d'œuvre poétique engagé mais il apparaît que chaque poète a sa propre cuisine Littéraire meublée d'ingrédients qui ne dépendent que de ses goûts et aspirations. *Les beaux malheurs* est un texte déterminant, marquant une entrée en scène de son auteur longtemps englouti dans une quête permanente de la perfection, à partir d'un travail quotidien épuisant. C'est pourquoi, je ne suis pas surpris de découvrir un Fréjus Hermann AVOLONTO avec une plume aiguisée, purement méticuleuse. Ce qui me surprend, est le fait qu'il m'ait choisi. Nous savons tous – lui et moi – que je ne suis pas le front éclairé idéal pour parler de cette nouvelle et authentique perle Littéraire. Peut-être une sorte de confiance à réitérer puisqu'au delà des frontières académiques, Fréjus Hermann AVOLONTO est plus qu'un frère. Frère de sang ? Non. Frère dans les élans littéraires, dans la vision ou lecture littéraire, les tendances et les nouvelles orientations.

*Les beaux malheurs*, un oxymoron comme titre, cela ne passe pas inaperçu. Au delà d'un simple jeu de mots, vrai écart, c'est à son ambition que nous le devons. Dans cette perle Littéraire engagée, Fréjus dénonce sans moindre quinte d'inquiétude, tout ce qui constitue le malheur, l'os dans la chaîne de développement de notre très chère Afrique. Il condamne une Afrique qui dort malgré l'ailleurs qui se « modernise ». Un ailleurs qui fut sont malheur, qui l'a tuée hier par une anarque culturelle sans précédente à telle enseigne à condamner l'Africain à ne désirer que ce qui provient

de l'industrie blanche : bon ou mauvais. Le poète ne manque de crier « Au secours, au secours » face aux cendres humaines que laisse envoler la guerre :

*« À Brazza, le bilan était horrible  
À Kigali, catastrophe !  
À Tripoli, rien que du patatras ».*

Ce qui l'insurge le plus, ce n'est pas ce passé indélébile. C'est le présent que l'Afrique a du mal à gérer ou assumer. Et toujours, laisse la porte de sa clairière ouverte à l'étranger, qui, malheureusement vient opposer tout le monde. La ruse étrangère oppose l'africain à l'Africain, tue l'africain avec l'épée de l'Africain. Une complicité meurtrière que le poète ne pense pas laisser en sourdine. D'ailleurs, il aurait pu se taire, face à ces malheurs, à ces voix fermées, à ceux qu'on a illicitement arraché l'usage de la bouche face à la rare bouffe, à ces femmes battues jusqu'à noircir leurs rondeurs malgré le grand phallus qu'elles font quand elles se cachent derrière lui. Il aurait pu ne pas noircir ces pages, quand *« tous coopèrent pour faire sombrer // Mais jamais ne se conjuguent pour hausser »*, mais Fréjus Hermann AVOLONTO crit :

*« Écrire pour dire...  
Dire tout ce qui est vrai  
Vrai et qui être devrait »*

Poète des pleurs, non. Il suggère, malgré tout que l'on se réjouisse des naissances, des anniversaires et même à la joie des vacances.

Cette esthétique thématique a été installée dans un style d'écriture poétique insolite, caractérisée par des écarts audacieux qui portent un coup aux formes classiques d'écriture poétique. Des vers faits d'effacement de la rime au profit d'échos internes. Une écriture à la Reverdy ou à l'Apollinaire, une libération presque

complète de la ponctuation et l'accroissement des écarts syntaxique et métrique. Pour saisir la saveur des vers de Fréjus Hermann AVOLONTO, il faut les boire gracieusement sans empressement au risque de s'étouffer par un souffle inédit.

Qui aime se perdre dans les délices de la poésie pour mieux se retrouver, *Les beaux malheurs* est un parfait sentier à emprunter !

Aimé SABI, Écrivain béninois !

19 / 08 / 2021



## CONFESSIONS D'UN GÉNÉRAL ASEXUEL

Toute nue m'ennuie  
Yoga des jours Indiens m'effrite  
Péripéties fatidiques d'ordre de nature  
Échancrées dans la société tels des insectes

A cela, moi je pense  
Si en moi les séquelles de la rose me pansent  
Exactement comme un athée qui du  
Xeste, n'en a pas le prix.

Univoque sur tout changement, je veux  
Être inflexible et demeurer  
L'artisan et modélisateur de mes passions et voluptés.

Jamais ne m'engagerai-je que cette valeur ne tourne.  
Tandis que la vertu impose complémentarité,  
Une gent fanfaronne se hisse en maîtresse et décrète inflexion  
Et de sorte, réduit ma noblesse à la mendicité sentimentale

Longer rue et avenue  
Avec dans la nuque un désir aphrodisiaque  
On sifflote pour la donzelle qui, devant de soi se manivelle.  
Tel à un abattoir, le verbe tourne en masse virtuelle

Qui martèle le cœur endurci  
De l'interlocutrice  
La demoiselle tourne à la *sapkata*

Et j'ai dit et je dis  
Et je le dirai...  
Mieux vaut s'en passer  
Si réduction prend valeur sine qua non

## LÉTHARGIE DU PEUPLE (LA)

L'Aurore par sa lueur brillante l'apaisait  
 Elle le berçait, le chouchoutait  
 Elle l'hébergeait dans son calme activant les fonctions psychologiques  
 Et malgré l'orchestre charismatique des oiseaux  
 Célèbres détenteurs des mélodies matinales,  
 Il ne quitte pas ce lit, mais sans signal  
 Il le préfère au concert des jouissances névralgiques

Il dormait. Et il dormait. Il rêvait toujours.  
 Les jours s'égrenaient, s'écoulaient, tels  
 Des péripéties audio-visuelles.  
 Tout partait. Tout s'envolait.  
 Autour de lui tout se modifiait  
 A la vitesse des courses marines  
 Et hormis réveil et attention, il dort toujours.

De l'autre côté à l'autre bout ;  
 De ce coin à l'autre sommet ;  
 Tout se métamorphose, se modernise,  
 Mais mon peuple dort toujours.

Les oiseaux crient, Peuple !  
 Les chiens aboient, Peuple !  
 Les chats miaulent à ses oreilles fourchues, Peuple !  
 Les pluies torrentielles sur ses toits  
 Tentent à l'atteindre, mais hélas !  
 Il continue d'agoniser sous la canicule de ses maux et vices.

## LE TRAVAIL

Hanté par cette recommandation  
Du tout puissant, ma dévotion  
Est plus grande que toute autre manie digne de félicitations

Travail, labeur, besogne...  
Tu coupes mon repos illimité  
Pendant que d'autres s'évadent  
Dans l'univers du vagabondage  
Tu me réduis à l'organisation.

Que je me sens si fier  
Que je me sens si fort  
Quant au bout de la nuit  
Où je rêve encore sans ouïe,  
Attentif à la voix de la lune,  
Le calme blafard du sommeil souffle à mon esprit le menu du jour.

Comme une usine habiletée  
À fonctionner sur une longue durée  
D'exercice, travail, tu me rends  
Plus que tout autre, compétent.

Oui travail !  
Condition sine qua non de l'être  
Qui respire ce flot de vent terrestre  
Qui n'est rien d'autre que précarité  
Malheur, souffrance, déplaisir...

Mais que tu sois bien accompli,  
Tu nous sauves de cet enfer.  
Incontestablement le cachot fait place à la liberté

L'incertitude à la sûreté  
L'angoisse à l'assurance.

Ô T-E-M-P-S

Je te vois partir sans crier gare  
Ton flair censé donner à l'âme  
Le souffle de vigueur m'a lâché sans mot dire.

Ô temps, par où passes-tu si tant in cognito  
Je regardais sur la mer, rien !  
J'étais au désert produisant le son t-e-m-p-s  
Mais mon appel fit toujours sans réponse.

Mais plus tard dans la forêt  
Où jamais rien est aux arrêts  
Le froufrou du royaume des arbres  
M'informe que tu n'es jamais stable

Ô précieux temps !  
Tu amènes à trouver raison au devenir  
Tout comme ta mauvaise gestion  
Conduit in extremis aux désagréments